

naux, et j'ai toujours eu pour confrères les hommes les plus recommandables. Presque tous sont devenus mes amis, ils pourront aussi devenir les vôtres. Je vais vous associer à leurs travaux, dans une feuille qui jouit de l'estime publique. C'est là que vous commencerez à faire connaître vos talents, et à mériter l'emploi que je pourrai bientôt vous faire obtenir. Cet emploi, en vous donnant des droits à la main de votre Cécile, vous prouvera en même temps qu'avec l'amour du travail, un esprit juste et un cœur droit, un jeune homme peut toujours réparer les folies de sa jeunesse. »

ALEXANDRE DUVAL.



CONSTANTINOPLÉ ET PARIS,

PAR MM. MICHAUD ET A. BAZIN.



NOTE DE L'ÉDITEUR.



Le sujet de notre livre n'est pas tellement renfermé dans l'enceinte de Paris, qu'il ne puisse permettre quelques excursions, même lointaines, surtout quand le résultat du voyage doit fournir un terme de comparaison ou un objet de contraste avec nos mœurs et notre civilisation. Lorsque nous avons prié M. Michaud d'inscrire son nom parmi ceux des écrivains qui voulaient bien venir à notre aide, nous n'ignorions pas qu'au retour de son voyage en Orient, l'historien des Croisades consacrait tout son temps à rassembler les souvenirs de ce

nouveau pèlerinage , inspiré par la religion de la science, et qu'on pourrait appeler la croisade de l'historien. Nous respectons trop cette honorable préoccupation de l'homme érudit et consciencieux pour avoir essayé de l'en distraire , et nous avons pensé que , de ces études même qui le rendent étranger au mouvement des passions parmi lesquelles il est venu se reposer, nous pouvions tirer quelque chose d'intéressant. M. Michaud a bien voulu nous communiquer une lettre écrite de Constantinople à l'un de ses jeunes amis, et dans laquelle il décrit les principaux monuments de cette ville. Nous aurions laissé à nos lecteurs le soin des rapprochements et des réflexions que fait naître ce tableau, si, dans la correspondance même où M. Michaud nous a permis de fouiller, nous n'avions trouvé une réponse à cette lettre, réponse écrite de Paris, et qui nous a paru le complément nécessaire pour justifier le titre que nous avons donné à ce chapitre.

L'ADVOCAT.



CONSTANTINOPLE.



A M. BAZIN.

Péra, 1^{er} octobre 1830.

.....

.....

Pour voir Constantinople dans toute son étendue et d'un seul coup d'œil, je suis monté plusieurs fois à la tour du sérasker. L'escalier de cette tour, bâtie sur la troisième colline, a quatre-vingts marches ou degrés. On voit de là toute la ville, comme nous l'avons vue, il y a quelques années, au Panorama. Je pourrais vous citer ici tous les lieux que l'on aperçoit

dans le lointain, tels que le Bosphore de Thrace, la mer de Marmara, la mer Noire, le mont Olympe, etc. Comme je ne puis vous donner une représentation exacte de ces lieux et vous les montrer tels que je les vois, je vous ferai grâce de ma géographie, et vous ne trouverez point ici une nomenclature qui ne dirait rien à votre imagination et à votre esprit.

La capitale de l'empire ottoman ne ressemble à aucune capitale de l'Europe; à peine offre-t-elle l'aspect d'une grande cité. Il me semble voir une vaste campagne couverte de bourgs et de villages réunis ensemble; des maisons peintes en rouge, en vert, en gris, en blanc; des cimetières plantés de cyprès; des espaces très-étendus où l'on ne voit que des débris enfumés et des pans de murailles noircies par le feu des incendies; de magnifiques mosquées avec leurs dômes couverts de lames de plomb; des minarets qui s'élancent dans l'air comme nos clochers de paroisse; des jardins et des terres incultes autour des grands édifices: tout cela présente un spectacle dont je n'aurais pu me faire une idée avant de l'avoir sous les yeux. Ajoutez à ce tableau le mouvement du terrain sur les sept collines, un havre immense couvert des vaisseaux de toutes les nations, la mer de trois côtés, et le beau ciel de l'Orient; voilà ce qu'il

faut admirer, et ce que le temps ni les Turcs ne peuvent détruire. Ainsi Constantinople doit tous ses avantages et toute sa magnificence à sa position, au soleil qui l'éclaire, aux sites et aux eaux qui l'environnent. Ce sont des prodiges que le génie de l'homme ne saurait enfanter; on n'y reconnaît point les œuvres de ceux qui remuent ou alignent des pierres, mais les merveilles de la nature et de la création.

Dans cet amas confus d'édifices et de maisons, on aperçoit peu de constructions qui méritent d'être vues séparément. Les détails sont peu de chose, et rien n'y fixe l'attention du spectateur. La majesté est dans l'ensemble et dans la variété des objets. Si vous traversez une rue, vous n'y voyez qu'un pavé dégradé et fangeux, des boutiques étroites et malpropres, des maisons mal bâties, presque jamais un monument digne d'attirer vos regards, excepté les grandes mosquées et quelques belles fontaines. Mais placez-vous dans un lieu élevé et découvert; vous ne verrez que des tableaux ravissants. Lorsqu'on veut jouir de la vue de Constantinople, il ne faut pas porter les yeux autour de soi. Si vous êtes à Péra, il faut regarder la pointe du sérail, la rive de Scutari. Si vous êtes dans la cité impériale, regardez le quartier de Galata, les collines de Saint-Dimitri et d'Eyoub (*Eioup*), le canal si animé du Bosphore. Tous les lieux

qui se présentent à quelque distance frappent l'attention. En quelque endroit que vous portiez vos pas, les points de vue se multiplient ; de nouvelles scènes se présentent à vos yeux ; vous changez à chaque instant d'horizon ; vous marchez entouré de toutes les illusions de l'optique. Ces beautés-là ne s'usent pas, car on ne les voit jamais de près ; et quand vous vous approchez d'un tableau qui vous a ravi, le tableau se trouve remplacé par d'autres qui se montrent dans le lointain, et qui vous enchantent également. Toutes ces merveilles qui disparaissent lorsqu'on en approche, et qui sont l'ornement d'une cité encore barbare, ne ressemblent-elles pas un peu à l'espérance qui fuit toujours dans l'avenir, et nous sourit de loin au milieu des misères du présent ? N'est-ce pas plutôt l'image de ces bosquets célestes, de ces jardins fantastiques, de ce paradis des Turcs, vus de notre monde grossier ? Vous voyez, mon cher ami, que je fais de la morale, et je pense que vous reconnaîtrez dans cette disposition d'esprit le premier effet du beau spectacle que j'ai devant moi.

Lorsque les voyageurs arrivent à Constantinople, ils visitent d'abord Sainte-Sophie. Nous avons commencé par là nos promenades dans la ville impériale. L'église de Sainte-Sophie a été décrite mille fois. Élevé par Constantin, brûlé

par une secte fanatique, au temps d'Anastase, rebâti par Justinien, ce temple célèbre a été tour à tour consacré au culte des catholiques et à celui des Grecs, puis à celui du prophète des Arabes. Les réparations qu'il a subies, les additions et les changements qu'on y a faits, donnent à son extérieur quelque chose de compacte et de massif, qui ne m'a pas permis d'y reconnaître les formes élégantes et aériennes que lui prêtent les historiens et les antiquaires. Nous aurions voulu pénétrer dans l'intérieur de l'édifice, mais on ne peut y entrer sans un firman du Grand-Seigneur, et ces firmans ne s'accordent pas volontiers, surtout depuis la dernière guerre. C'est une satisfaction qu'on a voulu donner au fanatisme populaire, qui souffre bien qu'on envahisse le territoire ottoman, mais qui n'entend pas que le parvis des mosquées soit souillé par les pas des infidèles. Les Turcs ont d'ailleurs un pressentiment que Sainte-Sophie retombera un jour dans les mains des chrétiens, et ce pressentiment ou cette prédiction ajoute encore à leur humeur ombrageuse et jalouse. Il faut donc renoncer à voir l'intérieur du temple, ou bien attendre que la prédiction s'accomplisse. Jusque-là, je m'en tiendrai aux volumineuses descriptions que nous ont laissées Pierre Grelot et d'autres savants voyageurs.

Je vais vous entretenir d'un autre édifice où les étrangers ne peuvent pas non plus pénétrer. Mais les avenues en sont du moins accessibles et peuvent intéresser la curiosité : il s'agit du sérail du Grand-Seigneur. Le sérail est le point le plus apparent de Constantinople. C'est là que se portent tous les regards quand on arrive dans la capitale des Osmanlis. C'est là que se dirigent toutes les pensées lorsqu'on s'occupe de la Turquie et de l'empire ottoman. Le sérail du sultan n'est pas seulement une demeure impériale ; on peut le regarder comme une cité au milieu de la grande cité. C'est une ville qui a ses lois, ses usages, et son gouvernement.

Nous voilà devant la Porte Impériale ou Sublime Porte (Babi-Humaïoun). Flanquée de deux vieilles tours et sans aucun ornement extérieur, son aspect ne répond guère au nom qu'on lui donne. On entre d'abord dans une cour de forme irrégulière, non pavée, assez semblable à celle d'un de nos châteaux du moyen âge. On nous a fait remarquer, à gauche de la porte, l'ancienne église de Sainte-Irène. Cette église est maintenant un dépôt d'antiques armures. Les Turcs y conservent des casques, des lances, des boucliers, qui ont appartenu à des guerriers chrétiens. Quelques voyageurs nous apprennent qu'on trouve dans ce dépôt les machines employées au siège de Nicée dans

la première croisade. Ces machines furent fournies par l'empereur Alexis, qui les fit revenir à Constantinople lorsque Nicée eut ouvert ses portes. Nous pensons que ce dépôt de vieilles armes remonte au temps des Grecs, et qu'il a été conservé et augmenté par les Turcs. Je regrette beaucoup de n'avoir pu pénétrer dans ce lieu où j'aurais vu les cuirasses, les épées, les arcs, les drapeaux de nos vieux chevaliers, confondus avec ceux des Barbares. L'église de Sainte-Irène m'aurait offert à la fois un monument de l'empire grec, et un chapitre curieux des annales de la guerre. Dans tout autre pays, on s'empresserait de montrer les dépouilles des peuples qu'on a vaincus ; mais les Osmanlis ont pour maxime qu'il faut tout cacher aux étrangers, même leur propre gloire.

Nous sommes entrés, près de l'église de Sainte-Irène, dans un édifice assez vaste et mal distribué. C'est là qu'on fabrique ou plutôt qu'on altère la monnaie blanche, sur laquelle est exactement écrit le mot *Alli*, qui signifie *juste*. Cette altération des monnaies est un des plus grands fléaux de l'empire, et le mal va toujours en augmentant. Les piastres turques qui valaient, il y a $\frac{1}{2}$ siècle, trois francs de notre monnaie, valent à peine six sous aujourd'hui. Les pièces qui sortent de la fabrication impériale ont si peu de valeur réelle, qu'on leur préfère celles des faux

monnayeurs. L'administration des monnaies a déjà fait couper bien des têtes. Il y a quelques années que trois Arméniens, les frères *Doos-Oglou*, chargés de cette direction lucrative et périlleuse, furent pendus à la porte de leur maison du Bosphore. Deux autres Arméniens, qui ont succédé aux premiers, en ont été quittes pour la confiscation et pour l'exil. Celui qui les a remplacés, *Cassas-Arsine*, appartient aussi à la nation arménienne. Il passe pour partager les bénéfices de l'altération des monnaies avec tous les hommes en crédit. Cette précaution ne le garantira pas du sort qui l'attend. Mais les choses en iront-elles mieux? La monnaie du sultan sera-t-elle d'un meilleur aloi? Une remarque qu'on peut faire très-souvent chez les Turcs, c'est que les rigueurs et les supplices ne remédient à rien. On s'en prend aux hommes et jamais aux choses; au jour de la justice ou plutôt de la colère, les têtes tombent, mais les abus restent.

Derrière l'hôtel des monnaies, du côté de la mer, est un autre édifice dont le nom seul réveille des idées sinistres, et qu'on peut regarder comme appartenant aux finances impériales. On y *bat* aussi *monnaie*, pour me servir d'une expression trop fameuse; je veux parler de la prison du *bostandji-bachi*, où sont mis à la torture les malheureux qu'on a condamnés, et dont on veut avoir les trésors. Sultan Mahmoud a

renoncé, il est vrai, par un firman, aux confiscations; mais le firman de Sa Hautesse fait une exception pour les *richesses mal acquises*. Je n'ai pas besoin de vous dire tout ce qu'on peut faire encore avec une pareille restriction, sous un gouvernement et dans un pays comme celui-ci.

En entrant dans la seconde porte, on voit suspendus à la voûte des drapeaux et des trophées militaires. Ces signes de victoire devraient rappeler aux Turcs qui vivent dans le sérail des souvenirs glorieux pour leur nation. Mais d'autres souvenirs attristent leurs pensées, lorsque, sous ce passage ténébreux, ils voient ce qu'on appelle le *djellad-odassi*, la chambre des bourreaux. C'est là qu'on arrête, et souvent même qu'on exécute les grands officiers qui encourent la disgrâce du souverain. Les publicistes ont donné la terreur pour principal mobile au despotisme; il est tout naturel qu'on la trouve aux avenues du sérail, et qu'elle y remplisse, en quelque sorte, l'office de concierge. Préoccupé de tout ce que j'avais entendu dire sur la justice ottomane, j'ai cherché la place où sont exposées les têtes qui tombent par l'ordre du sultan ou de *l'ombre de Dieu*. On nous a conduits sur la place et devant la muraille extérieure du sérail; c'est là qu'on expose les têtes et même les cadavres de ceux que la justice impériale a frap-